

contours qu'elles doivent doubler. On bâtit sur un côté de ces bandes un ourlet replié une fois seulement, et on le pose sur la tête de la dent ; l'autre côté de ces bandes, qui n'est pas ourlé, accompagne le bord du feston avec lequel il se découpe et se borde.

* * *

Si nous passons à la mode au point de vue artistique, nous nous occuperons aujourd'hui des accessoires et des garnitures. Les variétés saisissantes de la toilette deviendront de fines nuances.

La Colletterte. La grâce d'une tête dépend en grande partie de son support. Il faut donc regarder de près à la forme du col et de la colletterte, qui dégagent les attaches du cou, les accompagnent, les encadrent, les font valoir par opposition ou par consonnance, et forment la première transition entre la tête et les épaules.

Le col, la colletterte sont des ornements qui se rapportent à l'axe de croissance et au galbe individuel. Il est donc naturel qu'ils soient périphériques, autrement dit, annulaires, et qu'ils se marient à la forme du cou pour en répéter la rondeur, comme fait l'astragale au bas du chapiteau grec. Il est des personnes imposantes, dont le cou puissant et peu flexible rappelle l'implantation de la colonne dorique ; celles-là peuvent porter des collettertes légères pour ramener au caractère féminin des proportions viriles. D'autres ont un cou svelte, semblable à la colonne ionique ; et il leur est permis d'en dégager la souplesse en rabattant leur col ; mais s'il est rabattu et très-ouvert, s'il se dessine en pointes et à angles droits sur le devant, à la manière du col marin, il devient presque indispensable de racheter ces angles et cet étalage de blancheur par un ornement annulaire, tel, par exemple, qu'un collier de velours, une cravate négligée ou un tour de cou, selon l'âge de la personne.

Il y a de la dignité, sans contredit, et même un air de fierté dans la colletterte haute et hérissée que portait Marie de Médicis et qui conserve son nom. Rangées avec méthode, ces dentelles empesées et rigides semblaient monter la garde autour de la tête comme des sentinelles de la parure. Mais le style de cette colletterte ne peut convenir qu'à une personne d'un certain rang et dont les traits soient un peu marqués. Toute autre est le caractère de la colletterte *Gabrielle*, qui, cachant les attaches inférieures du cou sous un nuage de gaze ou sous une ruche de linon, forme un léger cadre autour du visage et ferme discrètement le nu de la poitrine. Qui ne voit, sans qu'on ait besoin de le dire, combien varie l'aspect de cet ornement féminin ? Qui ne voit

qu'un petit col uni et rabattu a une physionomie de franchise, et que s'il est cassé comme celui des garçons, ou qu'il tombe sur une cravate de collégien, il prête à la toilette d'une jeune femme un air mutin qui assaisonne les grâces ?

Nous l'avons dit : ce merveilleux ouvrage qui est le corps humain, ayant à la fois la faculté de croître comme une plante et la vertu de se mouvoir comme un être vivant, en dépit de la résistance que lui oppose la loi d'inertie, c'est-à-dire l'attraction, le corps humain, surtout le corps de la femme, doit être vêtu et orné de façon à rappeler ces trois forces : la croissance, la pesanteur et le mouvement. Pourquoi ? Parce que la beauté du corps, avec ses méplats, ses gonflements, ses dépressions, dépend du combat qui s'est livré entre ces trois forces. C'est par allusion à la croissance de la plante humaine que les couronnes, les collettertes, les colliers tournent autour de l'axe vertical en insistant par leur forme annulaire sur la rondeur des parties naturellement rondes.

Il en est de même de la *ceinture*.

La ceinture est comme l'anneau du corps ; elle en accuse la proportion délicate ou robuste. Mais le corps ayant deux faces principales, la bague qui l'enserme ne peut guère se passer d'un chaton. De là des motifs sans nombre d'ornements gracieux. De là ces beaux nœuds qui peuvent prendre tous les caractères : simplicité, magnificence, ampleur, coquetterie, délicatesse. Tantôt c'est un chou de velours qui ferme la ceinture, tantôt une rosace de satin d'où s'échappe, entre deux coques, un bout flottant ; tantôt c'est un nœud à longs pans qui se transforme en écharpe ; tantôt un grand nœud double dont les pans larges s'étalent en dessinant des plis rares. Quelque fois la ceinture forme une basque qui s'étend sur les côtés et qui sert alors à étoffer les hanches.

Il va sans dire que le précieux de l'étoffe, les effilés, les franges, les garnitures de dentelle contribuent à enrichir les nœuds de ceinture, et qu'une femme y sait mettre, quand elle veut, un cachet de modestie ou de richesse, de régularité ou de négligence.

Mais à quelle place convient-il de mettre le nœud ? Nul doute qu'il ne soit plus seyant par derrière et plus gracieux que par devant. Au bas de la poitrine, un nœud est inutile et encombrant, à moins qu'il ne vienne ajouter quelque chose à l'extrême simplicité d'une robe de jeune fille. L'une des faces du corps féminin est suffisamment ornée par les traits du visage, par les fenêtres de l'âme, par l'expression des lèvres, par les attraits que